

DIALOGUE

Trouvons le remède à cette grave blessure

Patrice Lhoni

Il est un fait que lorsque les Européens installent leurs entreprises — commerciales ou industrielles — quelque part chez nous, une ruée irrésistible groupe, autour de ces entreprises, toute une population.

C'est ainsi que la *citée européenne* est vite entourée d'une agglomération qui, à la manière des champignons, pousse, grossit et s'étend en fort peu de temps.

On quitte le village natal sans espoir d'y retourner. On va gaîment vivre *en ville*. Sans la ténacité de quelques chasseurs *malafoutiers* et de tous ceux qui s'attachent au coin natal et tiennent à demeurer *broussards*, l'arrière-pays africain, privé de la sève humaine, redeviendrait ou le désert ou le domaine de la végétation et de la gent animale.

Le nouveau genre de vie et la monnaie expliquent ces changements : la ville offre plus d'agréments, de facilités, de commodités, du fait qu'on y habite à côté de l'école, du dispensaire, du magasin. La vie y est aisée. Alors on y va s'entasser. Poto-Poto et Baongo, pour ne citer que ces deux faubourgs de Brazzaville, comptent à eux seuls une population qu'on évalue à plus de cent mille âmes. C'est là une densité qui, pour cette Afrique déjà pauvre en habitants, fait sentir la grande entaille dont gémit l'arrière-pays ainsi vidé.

Les villes feront l'avenir du pays. C'est entendu. L'évolution, pour se réaliser progressivement et pénétrer finalement jusqu'aux recoins de nos villages, trouve favorable pour le moment le milieu des villes dont elle fait un point de rayonnement par excellence. Une élite indigène s'y forme au contact de l'Européen. De Brazzaville, Pointe-Noire, Bangui, Libreville, de toutes nos villes enfin, naîtra l'histoire du pays, car les idées nouvelles s'y rencontrent, s'y bousculent, s'y débattent, y prennent leur essor.

Grâce aux villes aussi, les hommes des tribus différentes qui ne pouvaient jadis cohabiter ont fraternisé autour d'un même patron, dans un même travail, dans un commun idéal, dans un même patois.

Mais, hélas ! Cette poussée vers les villes revêt de plus en plus un caractère de gravité par trop sensible et remue tout le monde au point de compromettre l'avenir du pays.

Le pis est que l'indigène qui a quitté son village natal se trouve souvent sans connaissance de métier.

Ou, s'il en a un, il ne l'exerce guère longtemps, soit par pur caprice de sa part de renoncer tour à tour à travailler chez tel patron qui ne paye pas assez, chez tel autre trop exigeant, chez cet autre encore..., soit à cause du patron qui le renvoie pour raison de rendement non satisfaisant.

Alors, il traîne dans les rues, livré à lui seul. Il vit aux crochets de presque tout le monde, du cousin, de l'oncle, du frère, du beau-frère... Il donne un type d'escogriffe. Il a vite fait de rejoindre la bande des camarades de même condition. Des vols sans nombre se commettent. Les prisons regorgent de délinquants dont les neuf dixièmes sont des voleurs. Nos faubourgs foisonnent en badauds-chômeurs.

Cette nouvelle classe des gens inutiles à la société trouve son corollaire dans les

origines de notre évolution. On ne pouvait tout faire à la fois, certes, et il s'agissait de courir au plus utile autant qu'au plus pressé. C'est ainsi que dans les centres d'éducation au lieu de songer avant tout à former des travailleurs manuels, on a préféré meubler des cerveaux qui, aujourd'hui, se refusent à tout travail manuel, au travail de la terre notamment. Plus tard d'ailleurs l'on s'est aperçu de l'erreur et l'on a tenté de remédier à la situation par la création des écoles professionnelles. Mais que n'a-t-on pas vu ? La plus grande majorité des éléments formés dans ces écoles, une fois hors du banc, ont refusé de pratiquer le métier auquel ils avaient été initiés. Ils ont préféré, à l'exemple de leurs aînés, s'asseoir dans un bureau plutôt que de se salir à la poussière des planches ou de se crotter dans la boue des champs.

Nous pouvons dire aujourd'hui, et avec fierté que nous avons nos députés et nos sénateurs. Mais ayons

aussi le courage de reconnaître que, hormis cela, nous n'avons encore rien.

Un pays ne vaut d'abord que par le produit de son sol, par son élite savante après, du moins comme je pense. Ne pouvant exploiter le sous-sol devant notre manque de savoir et devant la pénurie de moyens et d'instruments propres à atteindre ce but, le bon sens invitait à couvrir de culture notre sol si propice au manioc, à la banane, à la patate, à l'arachide. Et quand nos commerçants ont pensé à acheter des camions, le mieux eût été de les orienter à une entente entre commerçants, à des cotisations qui leur eussent permis de se procurer des instruments aratoires d'abord. Des cultures en foule auraient été essayées. Le travail aurait certainement rapporté. Dans certaines régions (il y a quelques années, on ne parlait pas de la vallée du Niari), le pays présenterait déjà un peu l'aspect des campagnes verdoyantes d'Europe où le paysan est

resté attaché à la terre par tradition. On compte près de 30 à 40 % d'indigènes qui vivent encore et font vivre du travail de la terre en France. Où pourtant la vieille civilisation, la vie intense des bureaux et des usines, aurait tourné la tête à tous les Français. Pourquoi ne pas nous avoir légué ce goût de la terre ? À cause de l'opinion publique qui a fait de l'Afrique un continent pauvre, déshérité par un soleil ardent, où il serait inutile d'essayer n'importe quelle culture quand on connaît d'avance les résultats. C'est vrai, mais pas dans toute l'étendue de l'acceptation de cette opinion.

Les indigènes n'y vivraient donc heureux que par la danse autour des rasades de toutes sortes de vins et de liqueurs. Nos commerçants ont trouvé justement de quoi nous satisfaire en achalandant les boutiques de gros barils. Malheureusement pour nous, cela grille, cela abrutit, cela tue.

Voilà pourquoi un vrai désordre secoue les mœurs.

Certes, la police est là et assure bien des arrestations et le tribunal prononce les sentences. Mais n'empêche que la situation est en progression de pis-aller. Ne parlez plus d'équilibre moral chez la plupart. Pourquoi tout cela ?

La réponse, la voici. Le régime de la tribu, du clan qui donnait jadis à chaque membre un caractère propre et profond — la bonne conduite, le respect de la femme, du bien d'autrui, des infirmes et des vieillards — oui, le régime tribal se désaxe et se rompt dans un milieu aussi hétérogène, composé d'éléments aussi disparates que celui de nos villes : il y a d'un côté plusieurs tribus africaines différentes d'origine et... de mentalité, de l'autre, le clan des Européens, présentant tout un autre visage et sur lequel toutes ces tribus africaines voudraient se calquer.

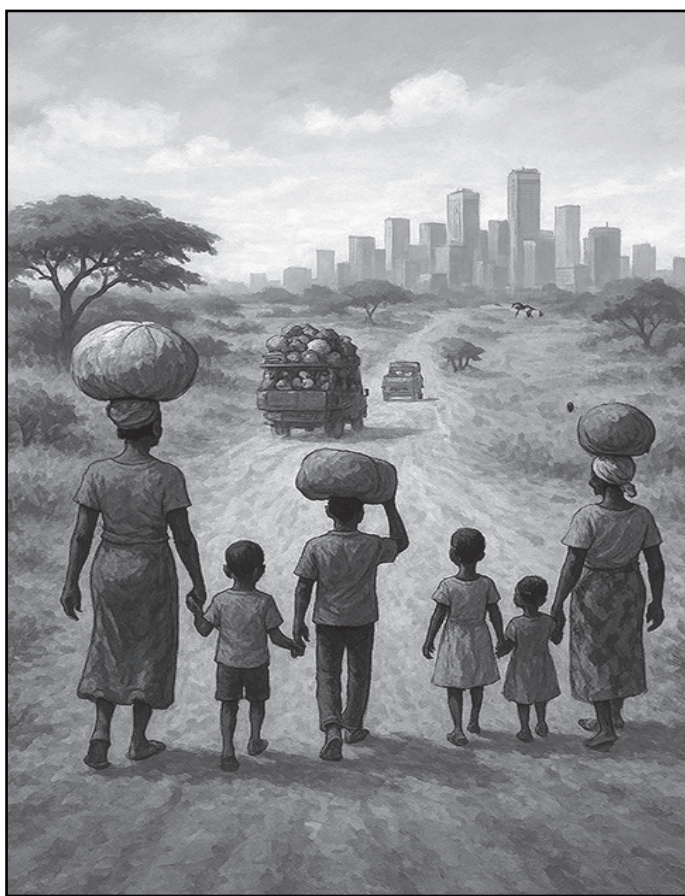
Le problème atteint une telle acuité qu'il n'a pas manqué de porter atteinte à tout un passé, à tout un fond de

traditions. Un monde nouveau, une tout autre Afrique est en train de s'incarner.

C'est ce monde nouveau, encore fragile, riche d'apports nouveaux, sans forme précise encore, fait souvent de désirs, d'ambitions, de passions, de singeries aussi

hélas ! Et d'erreurs ; c'est ce monde nouveau, dis-je, qui se fonde, qui est dangereux parce qu'il tue le système tribal qui était notre conscience et notre loi.

Je ne dis pas que tout était parfait chez nos ancêtres. Le vol et l'adultère se



Exode © BSL-2025

commettaient tout aussi bien qu'aujourd'hui, mais, dans des proportions réduites. Et les délinquants étaient souvent punis de mort. Chacun de nous a entendu plus d'un vieux du village raconter que les malfaiteurs étaient enterrés vivants dans les marchés, ou bien ils étaient empalés vifs et, fichés au bout d'un long piquet, ils étaient exposés aux insultes publiques. La leçon dépassait la mesure, il faut le reconnaître aujourd'hui. C'est là évidemment un trait caractéristique du sauvage qui, blessé dans son amour propre, se venge ou punit sans mesure.

Autres temps, autres mœurs. Notre société actuelle s'est dégrossie. Mais s'est-elle améliorée pour autant ?

Voici le problème qui se

pose aux éléments pensants de ce pays :

1° — L'A.E.F. est fort peu peuplée. Sociologues et statisticiens ne cessent de répéter cela. L'effort est porté vers la natalité qu'il faut absolument favoriser et encourager ;

2° — La ruée des éléments jeunes dans les villes laisse dans nos campagnes des vides que les vieillards abandonnés aux villages ne sont plus à même de combler. L'équilibre social est rompu et cette rupture accable le pays d'une grave blessure dont nous ne semblons pas prêts à chercher le remède avec sincérité.

Demeurerons-nous indéfiniment insensibles et indifférents devant un problème d'une telle gravité ? □